

parée des autres habitations par de vastes jardins. Par un escalier à vis, il atteignit une sorte de belvédère formant une cellule au haut des bâtiments. Là se trouvait une couche semblable à celle d'un soldat, une table couverte de papiers et quelques chaises rustiques. On remarquait aussi une petite bibliothèque contenant l'élite des œuvres de la pensée humaine, et sur la muraille quelques esquisses dues aux célébrités contemporaines, et deux tableaux de l'école vénitienne représentant, l'un saint François Xavier, et l'autre saint Paul. L'inconnu rehaussa une lampe de cuivre qu'on avait eu soin d'allumer en son absence, et remarquant une corbeille qui renfermait un pain et des fruits conservés, il se prépara à manger; mais ayant regardé l'heure à une montre de cuivre du seizième siècle, il vit que minuit était passé depuis longtemps et résolut d'attendre, alors il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur l'un des sièges. Dans ce brusque mouvement, le manteau se détacha des épaules, tomba sur le dossier de la chaise, et laissa voir un costume qui pouvait également convenir à un militaire ou à un ecclésiastique. L'inconnu, nous l'avons dit, était un homme de haute stature, à la physionomie noble, douce et grave; ses yeux, largement ouverts, avaient une expression de franchise, de pénétration et de vivacité qui ne semblaient point appartenir à la vieillesse; ses cheveux blancs, son nez aquilin et saillant, la hauteur de son front, la pureté des lignes de son visage maigre et arqué, lui donnaient un air de grandeur imposante. Quelque chose révélait en ce personnage la longue habitude de l'autorité absolue et d'un irrésistible ascendant, que tempérait la tristesse de son regard et la douceur de son sourire. En cet instant, ses joues étaient animées d'un éclat fébrile, et tandis qu'il rêvait, tout son corps était par intervalle agité d'un frisson norveux. Quand il sortit de la torpeur, causée par la trop grande abondance des idées et des sensations, jointe à la fatigue d'une course longue et pénible, il se leva, et sentant que le froid l'avait saisi, chercha de quoi réchauffer ses mains tremblantes; ne trouvant rien au foyer, il revint s'asseoir et demeura longtemps immobile. Puis, se levant de nouveau, il marcha à grands pas, se reprochant intérieurement cette inaction. Tout à coup il se frappa le front, comme si un devoir oublié lui revenait à l'esprit. Il tira un livre de sa poche, et récita, à genoux et à haute voix, les prières que les soins de la charité lui avaient fait négliger pendant le jour. Il fit ensuite une longue oraison et se releva les yeux pleins de larmes. Enfin il s'assit au bord du lit et allait se livrer au sommeil, quand plusieurs lettres posées sur la tablette de la cheminée, au-dessous d'un crucifix, attirèrent ses regards. Il examina d'abord les adresses de trois d'entre elles, rompit les cachets, et après un coup d'œil rejeta le tout avec indifférence. Mais il aperçut une quatrième lettre qui parut lui causer une vive impression. Il l'ouvrit précipitamment et lut ce qui suit :

« Votre élève n'est plus à Rome. J'ai honte de vous dire qu'Arnold a préféré à son devoir l'indigne amour d'une femme

de théâtre. Il a brisé sa carrière et renoncé à la gloire, si nécessaire à son existence et à vos projets. Il vient, dit-on, de s'embarquer pour Naples, laissant ici des dettes nombreuses et des amis bien affligés. Le Saint-Père me rend responsable d'une parolle équivoque, et ma position est très compromise. Vous savez que je suis prêt à tous les sacrifices en ce qui me regarde; mais je tremble en songeant à l'avenir et aux armes puissantes qu'un non succès de notre part va fournir à vos ennemis. J'ai expédié des courriers sur tous les points, et personne n'a pu me donner encore le moindre indice; s'il le faut, j'irai à Naples. Je le répète, je ne reculerais devant quoi que ce soit, trop heureux si je pouvais laisser ma vie en témoignage à la sincérité de mes intentions! »

Cette lettre était signée d'un nom illustre sur lequel l'inconnu fixa longtemps les yeux avec douleur et angoisses. La lettre tomba sur le parquet sans que le vieillard y prit garde. Il passa ses mains sur son visage, pâlit et rougit tour à tour, et sentant sa force défaillir, appuya ses deux coudes sur la petite table, et resta ainsi absorbé dans une idée poignante. Il tressaillit soudain, saisit la plume avec une énergie convulsive, et écrivit rapidement plusieurs lettres. Puis il rebomba absorbé dans ses réflexions; et telle était l'ampleur de ses pensées, que son visage prit peu à peu une teinte livide et cadavéreuse, qui eût fait douter si le cœur battait dans cet être qu'un désespoir subit semblait avoir brisé sans retour. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas; un homme vêtu d'une blouse se précipita aux genoux du vieillard qui revint subitement à la vie pour serrer cet homme dans ses bras, et s'écrier avec un sanglot déchirant :

— J'ai retrouvé mon fils !

— Mon père, — répondit le jeune homme toujours à genoux, — je ne suis plus digne de lever les yeux sur vous. Oh ! par pitié, ne m'embrassez pas ainsi; j'ai perdu, en un jour, par ma faute, le fruit de toutes les peines que je vous ai causées depuis mon enfance. J'ai lâchement déserté le poste que vous m'aviez assigné; j'ai livré mon nom à la honte et vous bienfaits à la dérision. Il ne me reste plus qu'à mourir après vous avoir confessé mon crime et obtenu mon pardon.

— J'ai tout appris, Arnold, et j'ai tout oublié.

— Non, — dit le jeune homme en se levant avec exaltation, — vous n'avez pas su le fond de ma misère, la cause de mon désespoir, l'étendue de mon ingratitude !

— Ne parlez pas ainsi, Arnold, et ne vous agitez point en vous promenant dans la chambre avec des yeux égarés et des gestes extravagants. Asseyez-vous là, près de cette table, et écoutez-moi. Une femme, dont je ne vous demande pas le nom, a bouleversé votre pauvre âme et vous a fait faire mille sottises. Cela devait être un jour ou l'autre, et j'aurais dû prévoir quelque folie de ce genre. Mais vous revenez plein de repentir et de confusion, et puisque vous pleurez, Dieu vous a déjà pardonné. Cependant, mon fils, il ne faut pas croire que les conséquences d'une telle faute puissent se réparer par le seul repentir. Vous avez, autant qu'il est en vous,

contribué à perdre une âme rachetée par le sang du Christ, une âme destinée peut-être à une haute mission devant Dieu, et vous en avez fait pendant un instant le jouet d'une passion éphémère; là surtout est le crime, le péché contre l'esprit de Dieu, que vous avez peut-être éteint dans une de ses créatures. Pleurez ! pleurez ! Arnold, et ne vous consolez jamais, car vos larmes, pareilles à la rosée du ciel, ne rendront jamais le parfum et l'éclat à l'apauvre fleur que vous avez brisée du pied sur le chemin.

— Mais, — s'écria Arnold avec emportement, — vous ignorez donc que cette femme est la plus belle, la plus noble et la plus pure qui soit sous le soleil !

— Je vous ai déjà prié de vous asseoir, Arnold, — reprit sévèrement le vieillard, — et je suis forcé d'ajouter que vos cris peuvent incommoder les voisins, et que la nature de vos paroles est d'ailleurs peu propre à les édifier.

Cette simple observation, et plus encore le ton ferme et le coup d'œil qui l'accompagnèrent firent à l'instant tomber comme par enchantement l'exaltation d'Arnold. Il obéit au vieillard, qui rapprocha sa chaise de celle du jeune homme. Celui-ci baissa les yeux et continua d'une voix calme :

— Vous croyez donc, mon père, qu'une affection honteuse suffit à me faire abjurer la gloire, la veuille du triomphe ? Et vous avez pensé qu'un amour vulgaire était entré dans ce cœur où rien n'avait trouvé d'écho que les voix de l'orage, l'harmonie du temple et le cri des batailles ?

— Je ne vous comprends pas, Arnold. Si vous n'avez point à rougir, pourquoi tomber à mes pieds, fondant en larmes et criant : je suis déshonoré ! Que signifie votre exaspération ? que veulent dire les vêtements qui vous couvrent ? et enfin qui vous a fait quitter Rome, où le Saint-Père s'appropriait à vous couronner lui-même, et venir ici vous accuser et vous défendre tout à la fois ?

Arnold réfléchit un instant ; mille sentiments divers se pressaient dans son âme, et rien ne se présentait sur ses lèvres pour exprimer la violence de son agitation et les pensées contradictoires qui l'accablaient. Il comprima son front de ses deux mains et reprit lentement, en accentuant chacune de ses paroles d'une façon étrange et pénible, comme si chacune d'elles était le résultat d'un effort :

Un soir, j'étais sorti du Vatican plus soucieux et plus sombre que de coutume. Pour dissiper ma mélancolie, ou pour l'entretenir peut-être, je me dirigeai vers l'antique Forum. Sur le chemin, j'aperçus un palais de marbre dont je m'étonnai de n'avoir point encore remarqué l'élégance et la splendeur. Comme j'admirais la perfection de cette architecture simple et hardie, il me vint à la pensée que ce palais était taillé d'une seule pièce dans un bloc immense. Je fus d'autant plus confirmé dans cette étrange hallucination qu'en m'approchant je ne pus reconnaître aucune suture entre les marbres. Il me sembla aussi que le ciel prenait une teinte plus colorée, que le vent soufflait plus harmonieux que les sons et les objets se révélaient à moi d'une manière toute nouvelle et bien